



Voltaire
Correspondance

X

(1769-1772)

ÉDITION THEODORE BESTERMAN

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

VOLTAIRE

Correspondance

X

(octobre 1769 - juin 1772)

ÉDITION THEODORE BESTERMAN

nrf

GALLIMARD

CORRESPONDANCE
DE VOLTAIRE

11438. À JOHANN RUDOLF SINNER¹

2^e octobre 1769, à Ferney.

Monsieur,

Je prends la liberté de vous présenter un homme de lettres² qui peut être de quelque utilité soit dans l'éducation de la jeunesse, soit dans les autres emplois que votre protection pourrait lui procurer. Il pense comme il faut, c'est ce qui l'a déterminé à venir dans votre république, et c'est ce qui m'enhardit à vous supplier de lui être favorable ; c'est un homme de plus que vous vous attacherez. Il est doux de faire du bien, et j'espère que vous ne trouverez pas en lui un ingrat.

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments les plus respectueux,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur

VOLTAIRE.

11439. À CHARLES-HENRI-CHRÉTIEN ROSÉ³

3^e octobre 1769, à Ferney.

Vous m'avez fait un très grand plaisir, Monsieur, vous avez prévenu mes prières, je vous en remercie. Voici mes deux quittances. Je compte à l'avenir sur les mêmes attentions de votre part.

J'ai l'honneur d'être bien véritablement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

VOLTAIRE.

11440. À COSIMO ALESSANDRO COLLINI¹

4^e octobre 1769, à Ferney.

Je suppose, mon cher ami, que votre graveur de Mannheim² a suivi enfin votre conseil, et refait la matrice de sa médaille. Si vous êtes content de son ouvrage, je vous prie de lui dire de m'envoyer par le carrosse trente-six médailles en cuivre, et, s'il ne peut m'envoyer que des anciennes, je le prie de m'en faire parvenir dix-huit. Je voudrais bien que l'original pût vous embrasser, et se mettre aux pieds de Leurs Altesses Électorales, mais vous devinez quel doit être l'état d'un homme de soixante et seize ans aussi faible que je le suis. J'habite un beau château; j'ai de beaux jardins, une vue admirable, mais c'est être dans un cachot que de passer son temps à souffrir.

Je vous prie de vouloir bien présenter à Mgr l'Électeur mes profonds respects, et mes regrets de mourir sans lui avoir fait ma cour.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher ami.

v.

[Adresse :] À Monsieur | Monsieur Collini, Secrétaire | intime de S.A.E. Historiographe | etc. | à Mannheim.

11441. À PIERRE-MICHEL HENNIN³

Je suis à vos ordres, Monsieur, et je vous remercie de la préférence. Vous n'avez qu'à envoyer chercher les rogatons dont vous avez besoin. Je viendrais vous les porter moi-même si mon poulx était comme celui d'un autre homme.

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments que je vous dois,

Monsieur,

votre très humble et très obéissant serviteur

LE VIEUX MALADE DE FERNEY V.

4 octobre [1769] au soir.

11442. À CHARLES-MICHEL TOUSSAINT
D'AIGREFEUILLE¹

Vos vers charmants font tout mon embarras,
Des grâces et des ris vous avez pris l'attache,
Mais le fin de votre art sous mille fleurs s'y cache,
Je les admire et je n'y souscris pas.
Pour m'en tirer, voici tout le mystère ;
Je vais couper l'épître par moitié ;
Les vers flatteurs iront droit à Cythère,
Et je retiendrai ceux qu'a dictés l'amitié.

VOLTAIRE.

Au château de Ferney le 4^e octobre 1769.

[Adresse :] À Monsieur | Monsieur d'Aigrefeuille | fils | à Mont-
pellier.

11443. À MARIE-LOUISE DENIS²

6^e octobre 1769.

Ma chère amie, j'ai parlé du dessein de Faÿ à M. de Caire qui est venu chez moi. On lui réservera tout le terrain qu'il voudra. Beaucoup d'étrangers en demandent, et on n'attend que l'arrêt du Conseil qui déclarera Versoix une ville franche et libre. Cet établissement a déjà renchéri la main-d'œuvre à Ferney et tout coûte le double de ce qu'il coûtait il y a trois ou quatre ans.

Je suis en train de vous parler d'affaires ; j'ai appris qu'il ne fallait pas envoyer le contrat à Rechicourt, mais qu'il est de la plus grande importance de le signifier aux héritiers mêmes. Il n'y a qu'à prier le petit procureur Pinon Du Coudray de passer chez vous. J'écrirai sur cela un mot de politesse aux intendants des intéressés. Il est nécessaire que vous ayez sur cela une conversation avec l'abbé Blet, et que vous lui fassiez sentir que c'est votre bien que vous redemandez depuis douze ans.

L'hiver a déjà commencé dans le pays de Gex, nous avons de la neige. Je crois que ni la saison, ni ma santé, ni mon goût ne me permettront de faire le voyage. J'ai reçu les propositions de Panckoucke ; j'ai refusé ses offres avec colère¹, mais j'ai accepté le travail avec plaisir. Ce sera pour moi un grand amusement pour l'hiver, il ne m'en coûtera que la peine de dicter. Ce serait pour moi un fardeau insupportable de feuilleter et d'écrire. Cette petite occupation me consolera.

Je pense qu'il faut laisser Mme Le Long² consommer ou manquer la petite affaire qu'elle avait entamée avec M. de La Sourdière³. Pourvu qu'il ne croie pas que cette négociation vaut de l'argent comptant.

On dit que *Les Scythes*, *Méropé*, et *Tancredé* seront joués à Fontainebleau. Cela me fait un peu de plaisir, parce que après tout il est doux de réussir dans un art qu'on a cultivé, et c'est la seule récompense que j'en espère.

Bonsoir, ma très chère nièce ; je n'ai pas un moment à moi. Je suis accablé de lettres, et lutiné des détails du Châtelard, qui sera la plus agréable des métairies. Je vous embrasse tendrement.

v.

[Adresse :] À Madame | Madame Denis, | rue Bergère vis-à-vis
l'hôtel des Menus | à Paris.

11444. À GASPARD-HENRI SCHÉNER⁴

Voulez-vous bien, Monsieur, avoir la bonté de vous faire payer cette lettre de change de 850 livres, et trouverez-vous bon que je vous fasse tenir en louis d'or par le premier coche, une somme qui pourra remplacer à peu près celle que vous avez payée pour moi à M. de La Borde ?

J'ai l'honneur d'être bien véritablement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

VOLTAIRE.

À Ferney 7^e octobre 1769.

11445. À JACOB VERNES¹9^e octobre 1769.

Mon cher philosophe, si Dieu a dit *croissez et multipliez*², voici deux personnes qui veulent obéir à Dieu. L'une est catholique romain l'autre est de votre religion, et est née à Berne. Nos belles lois de 1685 ne permettent pas à un serviteur du pape d'épouser une servante de Zuingle ; mais je crois que vous regardez Dieu comme le père de tous les garçons et de toutes les filles. Vous savez que la femme fidèle peut convertir le mari infidèle³.

Tâchez, mon cher philosophe, de faire en sorte que ces deux personnes puissent se marier à Genève. Je vous demande votre protection pour elles, mais ne me nommez pas, car le mariage est un sacrement dans notre Église, et l'on m'accuse, quoique assez mal à propos, de ne pas croire aux sept sacrements.

Permettez-moi de vous embrasser de tout mon cœur sans cérémonie.

v.

[Adresse :] À Monsieur | Monsieur le ministre | Vernes | à Genève.

11446. À LOUIS-FRANÇOIS-ARMAND
DU PLESSIS, DUC DE RICHELIEU⁴À Ferney 10^e octobre 1769.

Mon héros dans sa dernière lettre a daigné me glisser un petit mot de son jardin. Je suis comme Adam exclu du paradis terrestre, et je suis devenu laboureur comme lui. Je vous assure, Monseigneur, que jamais mon cœur n'a été pénétré d'une plus tendre reconnaissance. Oserais-je vous supplier de vouloir bien faire valoir auprès de votre amie⁵ les sentiments dont la démarche qu'elle a bien voulu faire m'a pénétré ? J'ai été tenté de l'en remercier, mais je n'ose, et je vous demande sur cela vos ordres.

Au reste, il n'y a pas d'apparence que j'aie l'impudence de me présenter devant vous dans le bel état où je suis. Il n'est bruit dans le monde que de votre perruque en bourse¹, et je ne puis être coiffé que d'un bonnet de nuit. Toutes les personnes qui vous approchent jurent que vous avez trente-trois à trente-quatre ans tout au plus. Vous ne marchez pas, vous courez ; vous êtes debout toute la journée. On assure que vous avez beaucoup plus de santé que vous n'en aviez à Closter-Seven², et que vous commanderiez une armée plus lestement que jamais. Pour moi je ne pourrais pas vous servir de secrétaire, encore moins de coureur ; la raison en est que mes fuseaux, que j'appelais jambes, ne peuvent plus porter votre serviteur, et que mes yeux sont entièrement à la Chaulieu, bordés de grosses cordes rouges et blanches depuis qu'il a neigé sur nos montagnes. Vous qui êtes un grand chimiste, vous me direz pourquoi la neige, que je ne vois point, me rend aveugle ; et pourquoi j'ai les yeux très bons dès que le printemps est revenu. Comme vous êtes parfaitement en cour, je vous demanderai une place aux Quinze-Vingts pour l'hiver. Je défie toute votre Académie des sciences de me donner la raison de ce phénomène. Il est particulier au pays que j'habite. J'ai un ex-jésuite auprès de moi qui est précisément dans le même cas, et plusieurs autres personnes éprouvent cette même faveur de la nature. Plus j'examine les choses et plus je vois qu'on ne peut rendre raison de rien.

J'ai à vous dire qu'on imprime actuellement, dans les pays étrangers, les souvenirs de Mme de Caylus³. Elle fait un portrait fort plaisant de M. le duc de Richelieu votre père, et votre père véritable, quoi que vous en disiez⁴ ; je vois que c'était un bel esprit, et que l'hôtel de Richelieu l'emportait sur l'hôtel de Rambouillet.

Permettez-moi, Monseigneur, de vous remercier encore au nom des Scythes, de la vieille Mérope et de Tancrède.

On vient donc de jouer une tragédie anglaise⁵ à Paris. Je commence à croire que nous devenons trop anglais et qu'il nous siérait mieux d'être français. C'est votre affaire, car c'est à vous à soutenir l'honneur du pays.

Agréez toujours mon tendre respect, et mon inviolable attachement.

11447. [DESTINATAIRE INCONNU¹]

Ferney, 12 octobre 1769.

[Il pense que c'est de son correspondant qu'il a reçu des preuves de son amabilité et des témoignages en faveur de la cause qu'il défend avec tant de noblesse et de raison.] Il y a des hommes qui veulent tout envahir et qui ne crient contre le despotisme que pour être despotiques eux-mêmes² [...].

11448. À CHARLES-AUGUSTIN FERRIOL,
COMTE D'ARGENTAL³

13 octobre 1769.

Mon cher ange, j'aurais dû plus tôt vous faire mon compliment de condoléance sur votre triste voyage d'Orangis⁴ ; je vous aurais demandé ce que c'est qu'Orangis, à qui appartient Orangis, s'il y a un beau théâtre à Orangis, mais j'ai été dans un plus triste état que vous. Figurez-vous qu'au 1^{er} octobre il est tombé de la neige dans mon pays ; j'ai passé tout d'un coup de Naples à la Sibérie ; cela n'a pas raccommo­dé ma vieille et languissante machine. On me dira que je dois être accoutumé, depuis quinze ans, à ces alternatives ; mais c'est précisément parce que je les éprouve depuis quinze ans que je ne les peux plus supporter. On me dira encore : « George Dandin, vous l'avez voulu⁵ » ; George répondra comme les autres hommes : « J'ai été séduit, je me suis trompé, la plus belle vue du monde m'a tourné la tête ; je souffre, je me repens ; voilà comme le genre humain est fait. »

Si les hommes étaient sages, ils se mettraient toujours au soleil, et fuiraient le vent du nord comme leur ennemi capital. Voyez les chiens, ils se mettent toujours au coin du feu, et quand il y a un rayon de soleil, ils y courent. La Motte qui demeurerait sur votre quai se faisait porter en chaise depuis dix heures jusqu'à midi sur le pavé qui borde la galerie du Louvre, et là il était doucement cuit à un feu de réverbère.

J'ai peur que les maladies de Mme d'Argental ne viennent en partie de votre exposition au nord. N'avez-vous jamais remarqué que tous ceux qui habitent sur le quai des Orfèvres ont la face rubiconde, et un embonpoint de chanoine, et que ceux qui demeurent à quatre toises derrière eux, sur le quai des Morfondus¹, ont presque tous des visages d'excommuniés?

C'est assez parler du vent du nord que je déteste et qui me tue.

Vous avez sans doute vu *Hamlet*. Les ombres vont devenir à la mode ; j'ai ouvert modestement la carrière², on va y courir à bride abattue, *domandavo aqua non tempesta*³. J'ai voulu animer un peu le théâtre en y mettant plus d'action, et tout actuellement est action, et pantomime ; il n'y a rien de si sacré dont on n'abuse. Nous allons tomber en tout dans l'outré et dans le gigantesque, adieu les beaux vers, adieu les sentiments du cœur, adieu tout. La musique ne sera bientôt plus qu'un charivari italien, et les pièces de théâtre ne seront plus que des tours de passe-passe. On a voulu tout perfectionner et tout a dégénéré. Je dégénère aussi tout comme un autre. J'ai pourtant envoyé à mon ami La Borde le petit changement que je vous avais envoyé pour *Pandore*, un peu enjolivé. Je vous avoue que j'aime beaucoup cette *Pandore*, parce que Jupiter est absolument dans son tort et je trouve extrêmement plaisant d'avoir mis la philosophie à l'Opéra. Si on joue *Pandore*, je serais homme à me faire porter en litière à ce spectacle, mais *sic vos non vobis mellificatis apes*⁴.

J'ai donné quelquefois à Paris des plaisirs dont je n'ai point tâté. J'ai travaillé de toute façon pour les autres et non pas pour moi ; en vérité rien n'est plus noble.

Je vous ai envoyé⁵ je crois deux placets pour M. le duc de Praslin, ce n'est point encore pour moi, je ne suis point marin, dont bien me fâche ; je me meurs sur un vaisseau ; sans cela est-ce que je n'aurais pas été à la Chine il y a plus de trente ans pour oublier toutes les persécutions que j'essuyais à Paris, et que j'ai toujours sur le cœur?

Mille tendres respects à Madame d'Argental.

À propos, si tout est chez moi en décadence, mon tendre attachement pour vous ne l'est pas.

11449. AU CHEVALIER JACQUES DE ROCHEFORT
D'ALLY¹

À Ferney 13 octobre 1769.

J'ai été si malade, Monsieur, que je n'ai pu répondre à la dernière lettre dont vous m'avez honoré. Je ne sais si je pourrai supporter l'hiver qui a déjà commencé dans mon maudit climat. Je perds la vue dès qu'il est tombé de la neige ; en voilà pour cinq mois au moins ; mon état est triste, pour me consoler je songe à votre bonheur. Je m'imagine que Mme de Rochefort vous donnera l'année prochaine un joli enfant, et j'espère que M. le duc de Choiseul fera les choses que vous désirez. C'est la plus belle âme que je connaisse ; il est généreux comme Aboul-Cassem, brillant comme le chevalier de Gramont, et travailleur comme M. de Louvois. Il aime à faire plaisir ; vous serez trop heureux d'être son obligé.

Mille respects à Madame de Rochefort.

Madame votre mère m'envoie deux fromagés. Me voilà favorisé par toute la famille.

v.

11450. À GABRIEL CRAMER²

Le sieur Bigex est revenu, il a imprimé sa malheureuse lettre à père Adam, cela fait une tracasserie publique et très désagréable qui rompt le cours de toutes nos études. Si Monsieur Cramer voulait bien venir lui parler, et, l'exhorter à oublier cette affaire et à travailler à des choses utiles, c'est une des meilleures actions que puisse faire Monsieur Cramer.

Dimanche au matin [15 octobre 1769].

11451. À CATHERINE II,
IMPÉRATRICE DE RUSSIE¹

17 octobre [1769].

Madame,

Le très vieux et très indigne chevalier de Votre Majesté Impériale était accablé de mille faux bruits² qui couraient et qui l'affligeaient. Voilà tout à coup³ la nouvelle consolante qui se répand de tous côtés que votre armée a battu complètement les esclaves de Moustapha vers le Niester. Je renais, je rajeunis, ma législatrice est victorieuse ; celle qui établit la tolérance, et qui fait fleurir les arts, a puni les ennemis des arts : elle est victorieuse, elle jouit de toute sa gloire. Ah, Madame, cette victoire était nécessaire ; les hommes ne jugent que par le succès. L'envie est confondue. On n'a rien à répondre à une bataille gagnée ; des lauriers sur une tête pleine d'esprit et d'une force de raison supérieure font le plus bel effet du monde.

On m'a dit qu'il y avait des Français dans l'armée turque, je ne veux pas le croire. Je ne veux pas avoir à me plaindre de mes compatriotes ; cependant j'ai connu un colonel qui a servi en Corse, et qui avait la rage d'aller voir des queues de cheval⁴ ; je lui en fis honte, je lui représentai combien sa rage était peu chrétienne ; je lui mis devant les yeux la supériorité du Nouveau Testament sur l'Alcoran, mais surtout je lui dis que c'était un crime de lèse-galanterie française de combattre pour de vilaines gens qui enferment les femmes, contre l'héroïne de nos jours. Je n'ai plus entendu parler de lui depuis ce temps-là. S'il est votre prisonnier, je supplie Votre Majesté Impériale de lui ordonner de venir faire amende honorable dans mon petit château, d'assister à mon *Te Deum*, ou plutôt à mon *Te Deam*⁵, et de déclarer à haute voix que les Moustapha ne sont pas dignes de vous déchausser.

Aurai-je encore assez de voix pour chanter vos victoires ? J'ai l'honneur d'être de votre académie⁶ ; je dois un tribut. M. le comte Orlof n'est-il pas notre président⁷ ? Je lui enverrais quelque ennuyeuse ode pindarique⁸, si je ne le soupçonnais de ne pas trop aimer les vers français.

Allons donc, héritier des Césars, chef du Saint Empire

romain, avocat de l'Église latine, allons donc. Voilà une belle occasion. Poussez en Bosnie, en Servie, en Bulgarie ; allons, Vénitiens, équipez vos vaisseaux, secondez l'héroïne de l'Europe.

Et votre flotte, Madame, votre flotte !... Que Borée la conduise, et qu'ensuite un vent d'Occident la fasse entrer dans le canal de Constantinople !

Léandre et Héro, qui êtes toujours aux Dardanelles, bénissez la flotte de Pétersbourg. Envie, taisez-vous ! Peuples, admirez ! C'est ainsi que parle le malade de Ferney ; mais ce n'est pas un transport au cerveau, c'est le transport du cœur.

Que Votre Majesté Impériale daigne agréer le profond respect et la joie de votre très humble et très dévot ermite.

11452. À JEAN-FRANÇOIS COSTE¹

À Ferney, 17 octobre 1769.

Je suis très fâché sans doute, Monsieur, d'avoir été tympanisé dans la *Gazette de Berne*² d'une manière si indécente : les affaires des particuliers ne doivent point être prostituées ainsi en public ; cet honneur n'appartient qu'aux souverains. Je ne me souviens plus des mots qui étaient dans le mémoire dont vous vous chargeâtes pour M. le duc de Choiseul³ ; mais je sais très bien que le gazetier suisse n'en devait avoir aucune connaissance. Je vois que vous pensez comme moi ; mais après tout, ce n'est qu'une bagatelle qui n'est bonne qu'à être oubliée.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, bien véritablement votre très humble et très obéissant serviteur

VOLTAIRE.

11453. À GASPARD-HENRI SCHÉRER⁴

J'ai fait mettre hier, Monsieur, au carrosse de Versoix à Lyon un group de vingt-huit mille six cents livres en or, pour être employé[e]s à la destination dont nous sommes

convenus. J'ai l'honneur de vous en donner avis, et de vous assurer de l'attachement sincère avec lequel je serai toute ma vie, Monsieur, votre très humble et obéissant serviteur

VOLTAIRE.

Mardi au soir 17^e octobre 1769 à Ferney.

[Adresse :] À Monsieur | Monsieur Schérer Banquier | à Lyon.

11454. À JOSEPH VASSELIER¹

Il n'est pas juste, Monsieur, qu'on ne vous rende pas ce que vous avez donné à M. Tabareau. Je vous suis très obligé pour *Les Guèbres*; mais je suis fâché qu'on se soit adressé à M. l'archevêque de Lyon. Il valait mieux je crois ne rien tenter du tout que de hasarder une pareille tentative. Le mal d'ailleurs est très médiocre. Réjouissez-vous avec moi que les Turcs ennemis des Guèbres et des chrétiens aient été bien battus.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

18^e octobre 1769.

11455. À JOSEPH VASSELIER²

20^e octobre 1769.

Vraiment je remercie bien fort mon correspondant de m'avoir envoyé le livre du jésuite sicilien³. Cela est digne de Sanchez et d'Escobar⁴. S'il vous tombe sous la main pareils ouvrages, je me recommande à vos bontés. Autrefois on trouvait à Lyon des livres curieux; mais actuellement il n'y a plus de librairie. Vous avez un grand théâtre, je le voudrais plus petit avec de bons acteurs.

Serez-vous assez bon, Monsieur, pour vouloir bien qu'on fasse parvenir par les voitures publiques ce paquet pour Limoges?

11456. À JACOB VERNES¹

[Vers le 20 octobre 1769.]

En voici un que je viens d'acheter. On dit qu'on en trouve fort difficilement. Cela est plein de fautes d'impression.

Mon cher philosophe, j'ai conseillé à l'homme à qui vous avez bien voulu parler de suivre les conseils de ce livre. Dieu est partout, donc il est à Échallens. Il faut qu'il serve Dieu à votre mode afin qu'une jolie fille soit sa récompense. Ensuite quand il sera cocu nous le referons catholique s'il veut.

11457. À PIERRE-JOSEPH-FRANÇOIS LUNEAU
DE BOISJERMAIN²

Du château de Ferney, le 21 octobre 1769.

Je suis très malade, Monsieur, je ne verrai pas longtemps les malheurs des gens de lettres.

Je ne vois pas qu'on puisse rien ajouter, ni répondre au factum de M. Linguet³.

Il me paraît que les toiliers, les droguistes, les vergetiers, les menuisiers, les doreurs, n'ont jamais empêché un peintre de vendre son tableau, même avec sa bordure. M. le doyen du parlement de Bourgogne veut bien me vendre tous les ans un peu de son bon vin⁴, sans que les cabaretiers lui aient jamais fait de procès.

Pour les gens de lettres, c'est une autre affaire, il faut qu'ils soient écrasés, attendu qu'ils ne font point corps, et qu'ils ne sont que des membres très éparés.

En 1753 on me proposa de faire à Lyon une très jolie édition du *Siècle de Louis XIV*; une personne très intelligente et très bienfaisante persuada au cardinal de Tencin que c'était un livre contre Louis XIV, le cardinal l'écrivit au roi, et j'ai vu la réponse de Sa Majesté.

La vie est hérissée de ces épines, et je n'y sais d'autre remède que de cultiver son jardin.

J'ai l'honneur d'être, etc.

VOLTAIRE.

11458. À JACQUES LACOMBE¹

23^e octobre 1769.

Je crois bien, Monsieur, que vous n'imprimerez pas plus dans votre journal une certaine lettre *au sieur Adam* ci-devant jésuite, qu'une autre lettre que le même auteur² vous envoya le mois passé. Ces petites querelles personnelles ne sont point faites pour le public.

On allait jouer *Les Guèbres* à Lyon ; le prévôt des marchands le voulait, M. de Sartines l'encourageait, mais on a eu la délicatesse de consulter le goût de monsieur l'archevêque etc. Je crois comme vous que M. Dupaty³ ne s'opposerait point à cette représentation dans Bordeaux.

Savez-vous, Monsieur, qui travaille aux nouveaux tomes de l'*Encyclopédie*⁴ ? Je suis bien malade, vous savez que je ne travaille plus qu'à mon salut. Voici un petit mot pour M. de La Harpe⁵ ; voulez-vous avoir la bonté de le lui faire rendre ?

Comptez sur un ami bien zélé tant que je serai un peu en vie.

v.

J'ai été si mal que je n'ai pu répondre à M. l'abbé Roubaut. Je n'ai pu même lire sa lettre⁶. Il pense en homme de génie et en excellent citoyen, mais il écrit comme un chat.

[Adresse :] À Monsieur | Monsieur Lacombe, Libraire | rue Christine | à Paris.

12832	[D17787]. À Charles-Augustin Ferriol, comte d'Argental et à Jeanne-Grâce Bosc Du Bouchet, comtesse d'Argental — 19 juin 1772.	1063
12833	[D17788]. À Charles-Henri Chrétien Rosé — Ferney 20 juin [1772].	1064
12834	[D17790]. À Charles-Augustin Ferriol, comte d'Argental — 22 juin 1772.	1065
12835	[D17791]. À Henri-Louis Lekain — 22 juin 1772.	1066
12836	[D17792]. À Nicolas-Claude Thieriot — Ferney, 22 juin 1772.	1066
12837	[D17794]. À Gaspard-Henri Schérer — À Ferney 26 juin 1772.	1067
12838	[D17796]. À Ivan Ivanovitch Schouvalov — À Ferney 27 juin 1772.	1068
12839	[D17802]. À Gabriel Cramer — [Juin-juillet 1772.]	1069
12840	[D177803]. À Gabriel Cramer — [Juin-juillet 1772.]	1069
12841	[D177804]. À Gabriel Cramer — [Juin-juillet 1772.]	1069
12842	[D17805]. À Louise-Suzanne Gallatin — [1772.]	1070
12843	[D17806]. Marie-Louise Denis [et Voltaire] à François et à Marie-Anne Tronchin — [1772.]	1070
12844	[D17807]. À Philippe-Charles-François-Joseph de Pavée, marquis de Villevieille — [1772?]	1071

NOTES

Sigles et abréviations

1075

Notes

1087

Ce volume contient :

LES LETTRES DE VOLTAIRE
D'OCTOBRE 1769
À JUIN 1772

*Les notes de l'édition définitive
de la correspondance de Voltaire,
établie par Theodore Besterman,
ont été traduites de l'anglais et
adaptées par Frédéric Deloffre*